

## 11<sup>e</sup> Festival international du Nouveau Cinéma Montréal

Léo Bonneville, Robert-Claude Bérubé, Janick Beaulieu, Marc Letremble and  
Patrick Schupp

Number 111, October 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50980ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

### ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this review

Bonneville, L., Bérubé, R.-C., Beaulieu, J., Letremble, M. & Schupp, P. (1982).  
Review of [11<sup>e</sup> Festival international du Nouveau Cinéma : Montréal].  
*Séquences*, (111), 54–59.

# 11<sup>e</sup> FESTIVAL INTERNATIONAL DU NOUVEAU CINÉMA MONTRÉAL

Après la clôture du 11<sup>e</sup> Festival international du Nouveau cinéma, on pourra continuer à se demander avec Jean-Marie Straub: Le Nouveau cinéma, qu'est-ce que ça veut dire? Et ce n'est pas surtout après ces dix jours de festival qu'on pourra trouver un dénominateur commun pour risquer une définition adéquate. L'expression reste vague et souverainement ambiguë. On confond ici Nouveau cinéma avec cinéma punk, cinéma littéraire, cinéma marginal, etc. formes et modes qui ne méritent pas nécessairement l'appellation de Nouveau cinéma. À moins qu'il ne s'agisse de *Métropotamia* de Leandro Katz qui présentait deux films simultanément sur un écran zig-zag, c'est-à-dire un écran à huit faces en forme de paravent qui reçoit de deux projecteurs, placés aux extrémités de la salle, des images animées! Sur quatre faces apparaissent des plans d'une grande ville, tandis que sur les quatre autres se presse en accéléré une foule bigarrée. Cela donne du mouvement, de la sensation mais confine le spectateur à une perception éclatée et à une fatigue visuelle. Non, ce n'est pas là l'avenir du cinéma.

Tout de même, il faut reconnaître que ce 11<sup>e</sup> Festival international du Nouveau cinéma a attiré beaucoup de cinéphiles, particulièrement durant les deux week-ends. Et c'est tant mieux car les organisateurs n'ont pas manqué d'audace en programmant 124 films dont 61 longs métrages et en accueillant une trentaine de cinéastes venus présenter leurs films. De quoi faire rougir le directeur du Festival des Films du monde! On regrettera toutefois le retrait des films de Gilles Groulx et d'André Forcier. Le petit bulletin, remis chaque jour, apportait les renseignements nécessaires pour la journée, tout en annonçant les visionnements de presse pour les jours suivants. Malgré une équipe réduite, il faut reconnaître que ce festival accuse une amélioration notable dans son organisation et l'enthousiasme des week-ends a dû reconforter tous ceux qui ont réussi à drainer dans trois salles des amateurs de cinéma.

**Léo Bonneville**

P.S.: Comme le Comité de rédaction de *Séquences* ne comprend aucun membre exclusivement engagé à la revue, nous avons dû nous restreindre à ne parler que des longs métrages sortis en 1982. À défaut de cinéma nouveau, ce sont au moins des films nouveaux. Quant aux films canadiens, on les retrouvera dans la rubrique *Images d'ici*.

**THE BALLAD OF GREGORIO CORTEZ** (États-Unis) 1982

Il s'agit là d'un film que Robert M. Young, l'auteur d'*Alambrista*, a tourné pour la télévision; il a d'ailleurs été présenté sur le réseau PBS, en juin dernier. Situé au Texas, au début du siècle, il a pour particularité d'adopter le point de vue des Mexicains sur le sort qui leur était fait par les rangers anglo-saxons. C'est du fort bon travail présenté dans une construction élaborée, avec retours en arrière contradictoires à la *Rashomon*. Le film a tous les attraits d'un western avec des éléments de réflexion en surplus. Quelques morceaux de bravoure attirent plus particulièrement l'attention, telle une poursuite le long d'un train, avec montage syncopé à l'appui. L'incident raconté est authentique, les développements sont vraisemblables, l'évocation d'époque plausible et l'interprétation convaincante. Tout cela c'est du solide, du cousu main, du socialement engagé, du cinéma de qualité de facture classique. Une organisation mexicano-américaine, La Raza, en a favorisé la production.

**Robert-Claude Bérubé**



Les Blank présente l'envers de la médaille: les problèmes suscités par la nature et les hommes, les arrêts décourageants, les efforts surhumains, les changements de protagonistes. Tout cela, saisi sur le vif à l'occasion de divers voyages de Blank et de sa petite équipe sur les lieux de tournage, rend bien le climat de fièvre et d'incertitude dans lequel est née une oeuvre remarquable. Un long monologue d'Herzog lui-même, à bout de force et de patience, à un moment critique de l'entreprise, donne une bonne idée de la détermination fébrile d'un créateur ployant sous le poids de ses rêves.

**Robert-Claude Bérubé**

**LE DIALOGUE DE ROME** (Italie) 1982

Encore une fois Marguerite Duras était au rendez-vous du IIe Festival international du Nouveau cinéma. Qu'avait-elle à nous proposer? Un dialogue. Celui de Rome. Ou plutôt le murmure d'une femme (Marguerite Duras évidemment) et de son amant dans une Rome totalement muette. Tous deux d'ailleurs invisibles. Pendant ce temps-là, nous nous promenons sur la Via Appia. Et soudain la femme évoque les amours malheureuses d'un prince romain et d'une reine samaritaine. Les paysages glissent toujours. Nos souvenirs surgis-

sent. Bien sûr, il s'agit de Titus et de Bérénice. Le film d'une heure à peine n'est qu'une occasion de plus pour Marguerite Duras de donner un contrepoint visuel à son verbe répétitif. Car il n'y a rien de neuf dans cette oeuvre prétentieuse.

**Léo Bonneville**

**L'ÉTAT DES CHOSES** (Allemagne fédérale) 1982

*L'État des choses* est le troisième volet d'une trilogie réalisée aux États-Unis et qui traite expressément du cinéma américain. Le premier, *Lightning Over Water*, porte sur un grand metteur en scène qui n'a pas pu tourner depuis quinze ans, le deuxième, *Hammett*, traite du genre policier que Wenders considère comme épuisé. Le troisième, *L'État des choses*, se veut une investigation sur les conditions de production et les différences entre les conceptions européennes et américaines. Le film commence précisément alors qu'on est en train de tourner un scénario qui s'intitule « Les Survivants » et qui n'est autre qu'un remake d'un film de science-fiction d'Allan Dwan, réalisé en 1961, *The Most Dangerous Man Alive*. Mais rien ne va plus. La pellicule manque. Le producteur n'est plus là. Il faut voler à Hollywood. Peine perdue: le producteur et le réalisateur seront abattus. Le film se divise en deux parties bien précises: le tournage du film au Portugal, au bord de la mer, dans un décor apocalyptique et la randonnée à Los Angeles qui nous plonge directement dans le film noir où la vie est menacée. On le voit, *L'État des choses* est un film sur le cinéma qui assume toutes sortes d'imprévus. Pour rappeler ce genre désuet, Wim Wenders a demandé le concours des cinéastes Samuel Fuller, Roger Cor-

**BURDEN OF DREAMS** (États-Unis) 1982

C'est une passionnante étude sur un film en devenir, d'autant plus intéressante que ce film a passé par des étapes particulièrement difficiles et qu'il a fallu en reviser quelques fois la conception. Il s'agit de *Fitzcarraldo*, grandiose et folle entreprise du cinéaste allemand Werner Herzog à propos de la grandiose et folle entreprise d'un planteur de caoutchouc irlandais, du début du siècle. Le film lui-même est analysé dans cette revue (p. ) Le documentaire-reportage de



man, Robert Kramer, tout en relevant le nom de Fritz Lang sur le trottoir du Chinese Theatre d'Hollywood. Film fort habile qui provoque la réflexion sur les aléas de la production cinématographique et qui annonce la fin de la série noire dans l'histoire du cinéma.

Léo Bonneville

#### FORTY DEUCE (États-Unis) 1982

On connaît la trilogie de Paul Morrissey, *Flesh, Trash, Heat*. Il semble que son dernier film, *Forty Deuce*, veuille en faire une tétralogie. Nous voici dans la rue la plus mal famée de New York: la 42e rue. Rue où circule nuit et jour une faune de trafiquants de toutes sortes. Quatre garçons ont fait d'une chambre miteuse le lieu de leurs rendez-vous sordides. Dès le début du film, un garçon d'une douzaine d'années, dont on n'aperçoit que la tête, repose dans un lit. Malheureusement, on apprend qu'une trop forte dose de stupéfiants l'a fait « passer à travers ». Cela n'empêche pas les minets de vendre le gamin à un homme d'affaires. Film aux couleurs sales, tourné dans un décor minable qui suinte la prostitution à plein nez et qui suscite davantage la répulsion par les dialogues violemment crus que par les images crasseuses. On sort de ce film avec un haut-le-cœur.

Léo Bonneville

#### GEORGE KUCCHAR — THE COMEDY OF THE UNDERGROUND (États-Unis) 1982

Il y a une dizaine d'années, les films de Kuchar faisaient les beaux soirs du cinéma underground. Dans ce milieu, notre réalisateur fait figure de légende. C'est un « pur », comme ils disent. Entre amis, il a tourné quelques films avec des budgets dérisoires. Malgré une notoriété certaine — on a beaucoup parlé de lui dans la presse — il est demeuré fidèle à son humour et à ses amours. Il a résisté aux avances hollywoodiennes. Son style aime les angles déformants et le grossissement des situations mélodramatiques. Avec Kuchar, la cueillette d'un oiseau sur une branche prend des airs sophistiqués quand l'image s'accompagne d'une musique on ne peut plus solennelle. L'oiseau? Un simple bibelot. Le film de David Hallinger et Gustavo Vasquez nous sert plusieurs témoignages. Il y a un public vendu à l'avance pour ce genre d'humour. Certains ont le rire tellement généreux qu'ils rient même avant la production d'un gag. Un film important pour les « kuchardiens ».

Janick Beaulieu

#### GESTES ET FRAGMENTS (Portugal) 1982

Ancien critique de films et directeur de ciné-clubs, Alberto Seixas Santos veut manifester faire du cinéma intellectuel au risque d'aliéner son auditoire. Trois hommes viennent commenter de façons diverses une crise politique portugaise. Le premier c'est un officier qui a participé à l'affaire et qui en explique les circonstances et le déroulement, mais il faut déjà être un peu au courant pour suivre sa narration, d'autant que le réalisateur

s'amuse à le promener sans raison d'un lieu à un autre et à entrecouper ses propos avec ceux des autres intervenants. Le deuxième est un universitaire assis dans son jardin lisant des extraits d'un livre de réflexions sur les rapports entre l'armée et l'État. Le troisième c'est la mouche du coche, le cinéaste américain Robert Kramer; venu faire un reportage sur l'événement, il se terre dans sa chambre d'hôtel, lit des lettres de son épouse et trace sur un mur un tableau synoptique que la caméra se garde bien d'approcher, car on risquerait d'y comprendre quelque chose. Faire du cinéma politique avec une approche plus confuse, cela semble assez difficile, encore qu'on pourrait citer des exemples chez nous aussi.

Robert-Claude Bérubé

#### ICONOCLASM — A STORM OF IMAGES (Pays-Bas) 1982

Cette tempête d'images de Johan van der Keuken nous décrit La Voie Lactée, une boîte sise dans une ancienne laiterie au cœur d'Amsterdam. C'est un lieu où la culture alternative s'affirme dans toute sa splendeur. Une sorte de village pour exilés à la punk. On y présente toutes sortes de spectacles: musique, théâtre et poésie. On assiste à des manifestations contre la guerre. Il s'agit d'une jeunesse qui semble avoir le bonheur en panne et le désabusement précoce. Le film nous fait un peu comprendre pourquoi ces jeunes ont décroché du système. Pour ma part, le film n'a pas réussi à accrocher toute mon attention. Un montage nerveux qui donne l'impression d'un monde brisé reprend trop souvent les mêmes plans. Cela devient lassant.

Janick Beaulieu

**IN THE KING OF PRUSSIA** (États-Unis) 1982

Ce film était un événement pour deux raisons. D'abord il a été tourné entièrement sur vidéo et reporté sur un négatif 35mm, et surtout il reconstitue le procès des frères Berrigan accusé (avec 6 autres catholiques) d'avoir endommagé deux ogives nucléaires. D'ailleurs les accusés eux-mêmes font partie de la distribution du film, inspiré des 1700 pages de transcription du procès. Le film joue donc à la fois sur le documentaire et sur la fiction. Et celui qui est le plus convaincant, c'est sans nul doute le Père Dan Berrigan qui donne une démonstration de sa détermination et



de son sang-froid. Il faut dire que rien ne gêne ces entêtés de la paix pour démontrer tout ce qu'il y a de stupide et de dangereux dans ces armes perfectionnées par la compagnie General Electric de Pennsylvanie. Devant ces accusés paisibles, le juge, incarné par l'acteur Martin Sheen, fait preuve à la fois de nervosité et de préjugés. Le film d'Émile de Antonio, d'une densité très forte, nous entraîne à sympathiser avec les huit Plowshares condamnés à des années d'emprisonnement, mais dont la sentence a été portée en appel. Un film qui tient le spectateur captif du début à la fin.

**Léo Bonneville**

**LETTRES D'AMOUR EN SOMALIE** (France) 1982

Un voyage en Somalie. Un commentaire qui emprunte le ton d'une lettre nous dit la déception d'un amoureux sur fond de misère humaine. On ne connaît ni le nom de la victime, ni celui de l'objet aimé. Cela n'a pas tellement d'importance, puisque nous apprenons beaucoup de choses sur le *modus vivendi* des Somaliens. Le réalisateur Frédéric Miterrand semble avoir pris cette astuce pour nous dire la Somalie d'une façon très personnelle. Au moyen de courtes séquences, il nous raconte le rendez-vous manqué de la Somalie avec l'Histoire à cause d'une situation géographique précaire et d'un colonialisme favorisant une éternelle dépendance. La Somalie vit une peine d'amour avec l'humanité indifférente à son sort. Un film étrange et fascinant.

**Janick Beaulieu**

**PINKEL** (Pays-Bas) 1982

Ce film plaira aux cinéphiles « à la mode ». Il nous expose une partie de l'existence d'un jeune hollandais, Pinkel, dont le style de vie va se métamorphoser sous nos yeux. Cet adepte de la mode punk rejette en effet les valeurs de ce mouvement en faveur d'autres plus conformes, voire franchement réactionnaires. D'un naturel blasé, il travaille comme peintre; les tâches familiales et le soin de son enfant le laissent indifférent. En moins de deux ans, Pinkel s'est transformé: l'ancien anarchiste a fait place à un homme ultra-conservateur. Disparu, le punk est remplacé par un personnage triste, sans vie ni originalité.

Réalisé par deux jeunes cinéastes hollandais, ce film, dont on dit qu'il

témoigne du renouveau du cinéma néerlandais, a au moins la distinction de raconter une histoire. Le propos clair, bien mené n'a d'autre tort que celui de se vouloir un peu trop moralisateur.

**Marc Letremble**

**POETRY IN MOTION** (Canada) 1982

Jeune cinéaste torontois, Ron Mann nous présente un long documentaire sur l'état présent et sur l'évolution de la création poétique. À travers le regard de vingt-cinq poètes d'âges et d'origines diverses, il filme un constat, offrant une vision réaliste et sobre de leur art. Constitué d'entrevues et de lectures successives, *Poetry in Motion* provoquera l'intérêt des cinéphiles épris de poésie; les autres se contenteront d'un exposé souvent fastidieux. Deuxième film de Ron Mann, dont la première réalisation était un documentaire sur le monde du jazz, *Poetry in Motion* constitue un travail honnête mais dépourvu d'originalité.

**Marc Letremble**

**POURVOIR** (France) 1982

Décidément, je ne suis plus dans le vent! Non seulement je n'ai rien compris à ce film, si on ose donner ce nom à cette chose, mais je me suis demandé tout le temps à quoi cela pouvait bien servir, et si par hasard c'était une moquerie...? Le réalisateur, Patrice Enard, déclare cependant que « le refus de faire un film à partir d'une histoire quelconque peut très bien faire l'objet d'un film sur le cinéma ». Fort bien. Alors sont-ce des séquences sur les possibilités expressives du 7e art, un manuel de répéti-

tion pour la mise en place de séquences et de prises de vues, une étude de la température? Cette suite de séquences répétées inlassablement finit par taper sur les nerfs, irriter, et finalement fait lâcher la partie. Les rares personnes qui étaient au visionnement n'ont pas tardé à quitter la salle, en faisant des commentaires variés — et assez peu charitables — mais justifiés! On ne parle pas ici même de film de festival, mais de film tout court. Expérimentation, recherche, découverte de possibilités (?) expressives, improvisation, tout ce qu'on voudra, mais pas film achevé, et surtout présentable à un public, même le plus indulgent du monde. Il faut réserver ce genre de chose à des gens qui débudent dans le domaine, ou qui organisent des séances d'animation, mais pas à un public de festival.

**Patrick Schupp**



ances dites « primitives ». Rousseau, encore lui, avait déclaré que l'homme naissait pur, mais que la société le corrompait. Telle est la thèse que soutient Ruiz à travers une vision contemporaine sans tendresse. Les images sont belles, et le montage nerveux et parfois percutant ajoute beaucoup de crédibilité à un propos parfois un peu mince. C'est au moins un film structuré, avec un début, un milieu et une fin. Et c'est déjà beaucoup! Un dernier mot sur les comédiens, tous uniformément excellents, et qui affirment la suprématie de Ruiz directeur de comédiens sur le scénariste!

**Patrick Schupp**

### LE TOIT DE LA BALEINE (Pays-Bas) 1982

Sans être un chef-d'oeuvre, ce film, originaire des Pays-Bas, et réalisé par un cinéaste chilien, Raúl Ruiz, établi en Europe depuis 1973, se voit avec un certain intérêt. La confrontation entre le monde d'aujourd'hui avec ses maladrances, ses tabous, son étroitesse d'esprit et sa maladrance, et celui, « pur comme l'aurore du monde », des Indiens de la Terre de Feu est en fait l'élément majeur du scénario, qui stigmatise ainsi les méfaits de la civilisation sur les « bons sauvages ». Au XVIII<sup>e</sup> siècle, un certain Rousseau, épris de justice et de liberté, avait déjà traité le sujet à sa manière. En sous-thème, Ruiz veut prouver que l'enfant, peu impliqué dans la civilisation, demeure l'instrument privilégié de contact avec les

sonnages parfois figés sortent soudain de leur torpeur pour s'agiter fébrilement. On y découvre un jeu subtil des ombres et des cadrages. Pour peu qu'on entre dans le jeu, on est facilement conquis par ces coups de sonde qui explorent les profondeurs mystérieuses d'une chaude nuit d'été.

**Janick Beaulieu**

### TRACK TWO (Canada) 1982

L'affaire du sauna de Toronto, où s'effectua en 1978 une descente de police particulièrement hargneuse et révoltante a, une fois encore, inspiré Harry Sutherland d'Halifax. Sorte de suite à *Truax* (1977), sur un sujet identique, le film, genre de documentaire social, explore les problèmes de la communauté gaie de Toronto face à l'ostracisme, au mépris et à la répression policière totalement politique et arbitraire. Sutherland, qui veut convaincre le spectateur, utilise tour à tour le cinéma-vérité, l'interview, le commentaire social et la fresque politique pour étayer et présenter sa thèse. Ni bon ni mauvais, le film se voit avec intérêt, mais sans passion, sauf si on est directement impliqué dans l'attitude sociale vis-à-vis du phénomène marginal que constitue la communauté gaie du Canada. Des films comme celui-ci, courageux et revendicateurs, et stigmatisant les abus sociaux et politiques, brillent davantage par leur contenu que par leur technique, qui est insignifiante. Sutherland a quelque chose à dire, il le dit, peu importent les moyens.

**Patrick Schupp**

### TOUTE UNE NUIT (Belgique) 1982

Chantal Akerman nous convie, une nuit durant, à observer le comportement de plusieurs personnages. C'est une sorte de nuit des retrouvailles et des rendez-vous manqués. Il fait chaud. On attend. On danse. Le martèlement des pas sur le macadam devient plus étrange au coeur de la nuit, alors que, pendant le jour, on ne le remarque même pas. Plusieurs histoires en parallèle se superposent sans jamais se rejoindre. L'unité de tout cela se concentre autour d'une atmosphère. Ce sont des variations sur un même thème: la nuit. Des per-

### WAVES (Pays-Bas) 1982

Virginia Woolf à l'écran, c'est un peu comme Marguerite Duras, hermé-

tique, inaccessible, et prétexte à d'im-pénétrables images honorées par les chapelles comme l'expression de l'avenir. Annette Apon s'est basée sur le roman *Les Vagues*, donc, de Mme Woolf, écrit en 1931. J'avoue que, si le scénario semble maintenir un semblant de vraisemblance dans la première partie (description des sentiments des six protagonistes) et suit assez bien le roman, la fiction érigée en vérité (dans la seconde partie) ruine complètement l'impression initiale. Suis-je ignare? Je vais finir par le croire en voyant cette complaisance de clan, cette prétention à la fois intellectuelle et littéraire. Et pourtant, le film ne manque pas de qualités et il est évident qu'Annette Apon connaît bien le langage cinématographique, mais que la langue qu'elle parle, elle, n'est comprise que de quelques rares initiés, d'où un sentiment d'incertitude et, surtout, de frustration face à une réalité différente, totalement aliénée par rapport au monde où nous vivons. La beauté des images, le sens du cadrage et la fluidité du montage trahissent un talent incontestable, mais utilisé pour décrire une histoire impossible à suivre. C'est dommage!

**Patrick Schupp**

**WEND KUUNI (Haute-Volta) 1982**

Seul film africain présenté dans ce festival, c'est là un échantillon d'une production nationale qui ne semble pas très prolifique. Il s'agit d'une évocation appliquée de coutumes paysannes à travers l'histoire d'un orphelin traumatisé qu'un brave colporteur a trouvé dans la brousse et confié à un tout aussi brave tisserand de village. *L'enfant*, rendu muet par une épreuve inconnue, partage la vie de la famille de son bienfaiteur

jusqu'à ce qu'il puisse révéler la cause de son handicap. Cela se présente sur un rythme lent même un brin solennel, dans des images bien composées d'un style traditionnel. Le tout fait penser à ces documentaires romancés que produisait l'O.N.F., il y a vingt ans. C'est d'ailleurs une entreprise on ne peut plus « officielle » puisque le réalisateur Gaston Kaboré fait partie de la Direction du Cinéma de Haute-Volta, organisme d'État qui a produit le film. Ce n'est pas ce qu'on peut appeler du cinéma nouveau, mais cela ne manque pas d'intérêt sur le plan ethnologique.

**Robert-Claude Bérubé**

**THE WILD STYLE (Etats-Unis) 1982**

Le titre de ce film est tout à fait évocateur. Plongé dans un monde étrange, témoin du personnage de Raymond, vedette du film, le spectateur assiste à une histoire curieuse. La double personnalité de Raymond, jeune homme démuné d'un quartier particulièrement dur de New York, le Bronx, sert de trame au déroulement du scénario.

Le jour, ce garçon affronte les difficultés de la vie quotidienne. La nuit, il se métamorphose en un per-



sonnage fantastique, celui de Zoro. Zoro le roi du graffiti prend, le soir venu, possession des wagons du métro et y règne en maître absolu. Dans ce décor insolite, il exprime enfin ses sentiments, sa détresse.

Charles Ahearn, le réalisateur, a fait de *The Wild Style* un film qui intéressera le spectateur curieux et désireux de se laisser transporter dans un monde presque irréel.

**Marc Letremble**

**YOUR GARDEN PLOT (Pays-Bas) 1982**

Que dire de ce film interminable sinon qu'à son visionnement plus d'un spectateur est fortement tenté de quitter la salle? À plus forte raison lorsque la séance débute avec 25 minutes de retard, lorsque la pellicule se casse à plusieurs reprises et que le son n'est audible que de façon intermittente. Tous les spectateurs, tous les 4 oserais-je préciser, firent preuve d'une patience exemplaire, se contentant de lire, de rêver ou encore de tenter de donner un certain sens aux 43 tableaux successifs qui constituent le film de Frans van de Staak. Ce réalisateur, artiste-peintre de son état, accorde une telle importance au langage, aux dialogues — qui n'ont d'ailleurs aucune signification logique — que l'image perd sa raison d'être. Chercher une quelconque ligne directrice dans *Your Garden Plot* pourrait s'avérer, aux téméraires qui voudraient en faire l'expérience, plus délicat que ne l'est la répression du vif sentiment de vide ressenti à la sortie du film. À conseiller à tout prix aux véritables enragés du genre intello-incompréhensible. Pour eux, un film qui fera date.

**Marc Letremble**